



Pour les orphelins, l'école fait figure de lieu clé de retour à la « vie normale ». FLORENCE DURAND/SIPA

Les orphelins, ces enfants invisibles à l'école

Une étude souligne que le phénomène, qui concerne un enfant par classe au collège, reste méconnu par l'État.

PATRICK BEN SOUSSAN

PÉDOPSYCHIATRE
À L'INSTITUT
PAOLI-CALMETTES
DE MARSEILLE



Les professeurs n'ont pas de boîte à outils

LE FIGARO. – Les orphelins devraient-ils être mieux pris en charge à l'école ?

PATRICK BEN SOUSSAN. – Cela peut sembler faire beaucoup de demander aux enseignants de porter une attention particulière aux orphelins alors que l'on exige de plus en plus de l'école. Mais ces derniers sont tout de même un ou deux par classe et tourner la tête ne sert à rien. Aujourd'hui, les professeurs n'ont pas de boîte à outils pour appréhender cette situation. Ils peuvent facilement passer à côté, d'autant que les enfants qui ont perdu un parent font tout pour se fondre dans la masse.

Comment un enfant peut-il surmonter la mort d'un parent ?

La perte d'un parent dans l'enfance est une véritable épreuve de vie – et non un traumatisme infantile – dont on peut se remettre. Ce n'est pas acquis d'emblée, il ne s'agit pas d'invoquer le concept galvaudé de « résilience ». Il y a des moments de fragilité, de tristesse, mais les orphelins ne sont pas prédestinés à vivre des choses terribles qui vont les suivre toute leur vie. Chaque orphelin va traverser différemment cette épreuve en fonction de son âge, de son histoire, de sa culture, de sa religion et de ses liens avec le parent décédé. Un orphelin dont le père s'est suicidé ne vit pas la même chose que celui qui l'a perdu à la suite d'une longue maladie. Le plus important pour eux est de pouvoir mener une vie aussi semblable que possible à leur vie d'avant. La mort d'un parent est un tel tsunami qu'il faut que tout le reste tienne. Avoir les mêmes amis, ne pas déménager... Ce n'est pas si évident car le décès d'un parent entraîne souvent un changement socio-économique majeur. Un orphelin qui perd un parent subit aussi une double peine car le parent survivant est affecté par ce deuil. Toute la dynamique familiale est bouleversée.

Pourquoi le sujet des orphelins est-il si peu documenté ?

Nous vivons dans une société très protégée de la rencontre avec la mort, ce qui a entraîné un vrai déni de cette réalité. Aujourd'hui, on meurt le plus souvent à l'hôpital, dans des lieux loin du regard. La cellule familiale s'est également de plus en plus refermée sur elle-même. La disparition d'un parent a donc un impact bien plus important aujourd'hui qu'à l'époque où le quartier, le voisinage, les parents et marraines avaient une vraie fonction. Par ailleurs, l'idée qu'un parent puisse quitter la scène alors même que c'est lui qui donne la vie est trop douloureuse à accepter. C'est pourquoi, dans nos sociétés contemporaines, on préfère aborder le sujet du divorce et des familles recomposées que celle de l'orphelinage.

A.L.

AGNES LECLAIR @AgnèsLeclair

FAMILLE Sur les écrans ou dans les contes, ils jouent les premiers rôles, figures phares des films et de la littérature enfantine, de Cendrillon à Harry Potter. Mais dans la réalité, les orphelins grandissent oubliés des politiques publiques, ignorés à l'école. Pour sortir de l'ombre ces enfants au destin chamboulé, la Fondation Ocirp (1) a réalisé avec l'Ifoip une grande enquête (2) qui sonde les conséquences du deuil d'un parent sur le parcours et la prise en charge des « Rémi sans famille » d'aujourd'hui. Les résultats seront dévoilés ce jeudi au colloque sur les orphelins et l'école, qu'elle organise au Conseil économique, social et environnemental.

Premier constat, le manque criant de données. Dans les statistiques récentes, les orphelins disparaissent dans la masse de familles monoparentales. Les derniers chiffres disponibles sur l'« orphelinage », soit les enfants ayant perdu l'un de leurs parents ou les deux, remontent à une dizaine d'années. Une étude de l'Ined de 2003 estimait cependant à 500 000 le nombre d'orphelins de moins de 21 ans. En 2008, la Direction de la recherche, des études, de l'évaluation et des statistiques du ministère de la Santé indiquait qu'un adulte sur dix avait perdu un parent avant l'âge de 20 ans. Depuis, la même estimation sert toujours de référence : un enfant par classe serait concerné au collège et près de deux par classe au lycée.

« C'est une situation qui reste taboue dans notre société », souligne Emmanuelle Enfrein, responsable de la Fondation Ocirp. Les gens n'ont pas envie de parler de

ce qu'ils n'ont pas envie de vivre. Jusqu'à éviter d'employer le mot « orphelin » même s'il a ressurgi dans l'actualité lors des attentats de 2015 et 2016. Ne pas énoncer clairement cette situation, c'est terrible, et cela fait des ravages car les enfants qui ont perdu un parent peuvent rester dans le fantasme de son retour, même des années après. »

Conséquence de ce manque de visibilité et de connaissances sur ces enfants endeuillés, les enseignants se disent très mal préparés à face à cette situation, plus fréquente qu'on ne l'imagine. Ainsi, 62% des enseignants sondés indiquent avoir déjà eu dans leur classe un élève ayant perdu un parent en cours d'année scolaire et le même pourcentage d'entre eux estime ne pas avoir la formation adéquate pour gérer cette situation.

D'autant que cette enquête révèle que les orphelins ne sont pas des élèves lambda. Les trois quarts d'entre eux ont noté au moins un impact négatif du deuil sur leur scolarité. Dans le détail, ils évoquent des problèmes de concentration, des troubles de la mémorisation. « Face à ce bouleversement affectif, certains décrochent tandis que d'autres se surinvestissent dans les devoirs avec l'idée qu'il faut que le parent disparu soit fier d'eux », explique Emmanuel le Enfrein.

Pourtant, l'école fait figure de lieu clé de retour à la « vie normale ». Près d'un or-

phelin sur trois n'a d'ailleurs pas manqué un seul jour de classe et 42% ont été absents moins d'une semaine. Ce retour express, cette confrontation immédiate avec les regards apitoyés ou gênés de leurs camarades, 44% des orphelins l'ont fait contre leur gré. Comme Claire, 19 ans, qui a perdu sa mère en 2001.

« C'était un mercredi, c'est moi qui l'ai découverte. Le lendemain, j'ai fait une déposition au commissariat et l'après-midi, je suis retournée à l'école, témoigne la jeune fille dans le cadre de l'enquête. Je n'avais pas envie d'y retourner, c'est mon père qui a voulu, en plus, j'avais un énorme contrôle de physique, je suis arrivée à l'école, j'ai fait comme si de rien n'était, et pendant le contrôle, je me suis mise à pleurer... » À l'inverse, Caroline, 21 ans et orpheline de mère depuis 2009, s'est réfugiée dans ses cahiers. « J'avais envie d'y retourner. Justement, j'ai complètement mis de côté tout ce qui s'était passé et je me suis concentrée sur le travail », raconte-t-elle.

La délicate question de l'annonce de la mort d'un parent se pose aussi à ce moment-là. Qui avertir ? Comment se confier sans devenir le sujet de tous les ragots à la récré ? Si la grande majorité des orphelins se sont sentis différents des autres lors de ce retour sur les bancs de l'école, trois sur cinq ont fait comme si de rien n'était. « Ils

sont dans une situation paradoxale. Ils n'ont pas envie d'être surexposés au regard des autres mais souhaitent que l'information soit donnée à l'équipe éducative », indique-t-on à l'Ocirp. D'autant que la question peut se poser à chaque changement de classe. Pour faire connaître leur situation sans avoir à s'étendre, les orphelins, eux, plébiscitent à 71% l'insertion d'une case pour indiquer le décès d'un parent dans la traditionnelle fiche de renseignement. Une initiative que l'Ocirp aimerait voir mise en œuvre dans tous les établissements scolaires. En son absence, nombre d'entre eux préfèrent inventer un métier au parent disparu dans ces formulaires plutôt que d'expliquer qu'il a perdu un papa ou une maman. La Fondation Ocirp planche aussi à la rédaction d'un guide de bonnes pratiques à l'attention des enseignants. Une information que 59% d'entre eux regrettent de ne pas avoir aujourd'hui alors qu'ils considèrent que la prise en compte de l'« orphelinage » entre dans leurs fonctions. Emmanuelle Enfrein pointe enfin les réticences de nombre d'établissements à accueillir des associations, pourtant agréées, susceptibles de parler du deuil. « Certaines attendent en vain des agréments des recteurs, soupire-t-elle. Mais il existe encore des réticences sur ce sujet au sein de l'Éducation nationale. »

(1) Fondation d'entreprise dédiée à la cause des orphelins en France créée par l'Organisme commun des institutions de rente et de prévoyance. (2) Sondage Ifoip réalisé sur 1 083 orphelins et 940 professionnels de l'Éducation nationale dont 802 enseignants issus d'un échantillon représentatif de la population enseignante des premier et second degrés.

QUELQUES DONNÉES SUR LES ORPHELINS

7 orphelins sur 10 ont perdu leur père

10% La proportion d'adultes à avoir perdu un parent avant l'âge de 20 ans

62% La proportion d'enseignants qui estiment ne pas être préparés à gérer cette situation

Loup-Ewen, 11 ans, moins seul grâce à un groupe de parole

DES COURS d'arts martiaux après l'école, une bande de copains, un premier téléphone portable... Rien ne semble distinguer Loup-Ewen, 11 ans, des autres collégiens de son âge. Sa vie a pourtant été bouleversée en août 2015, sur une plage bretonne près de Vannes. C'est là que son père a trouvé la mort lors d'une baignade alors que sa femme et ses deux fils l'attendaient sur cette même plage.

Malgré cet immense bouleversement, la vie a repris son cours un mois plus tard, à la rentrée des classes. Mais que faire de ceux qui immensément tristes ? De la colère qui n'arrive pas à sortir ? « Tout de suite après l'accident, à l'hôpital de Vannes, j'ai vu des brochures d'associations sur le deuil. J'ai décidé de les appeler dès mon retour à la maison », raconte sa maman, Winifrey.

Regard direct, sourire malicieux, cette gestionnaire de risque, qui pense la vie en termes de solutions, convoque tous les outils disponibles pour aider ses deux enfants à surmonter la mort de leur papa. Suivi hebdomadaire par un psychologue, quelques cours de boxe pour Loup-Ewen, l'ainé, et une inscription aux ateliers de l'association Empreintes, conçus pour épauler les adultes, adolescents ou enfants qui traversent une période de deuil.

L'année dernière, entre mars et juin, toutes les trois semaines, Loup-Ewen a donc confié son histoire et ses peines

dans un groupe de parole de cinq enfants qui vivaient une situation similaire à la sienne. Entourée par une psychologue et une bénévole, la petite troupe a échangé, écouté, dessiné, joué pour explorer des sentiments à peine évoqués dans la vie de tous les jours. « C'est très facile que de parler avec le psy », raconte Loup-Ewen. La discussion est libre et j'ai rencontré des enfants comme moi. Ça permet de se rendre compte que d'autres ont vécu la même chose ou même des choses plus difficiles. » De quoi s'armer pour faire face à des questions de copains d'école, curieux de savoir ce que ça fait d'avoir un père mort. « J'ai répondu que ce n'était pas supportable mais qu'avec le temps, c'est moins difficile », glisse le jeune garçon.

« Ils ont peur d'être rejetés »

« Le deuil des enfants et des adolescents est souvent invisible car ils parlent peu de ce qui leur est arrivé. Souvent, ils donnent le change pour protéger les adultes qui les entourent afin de ne pas provoquer un chagrin supplémentaire », explique Marie Tournigand, déléguée générale de l'association Empreintes. À l'école, ils n'en parlent pas non plus car ils ont peur d'être rejetés et ils se croient seuls. » Face au manque de connaissance sur la prise en charge des orphelins, l'association a d'ailleurs sorti à la rentrée un livret pour lutter contre les idées reçues sur le deuil



Une salle du centre d'hébergement pour enfants de la Fondation des orphelins apprentis d'Auteuil, à Orly. MARTA NASCIMENTO/REA

ZOOM

Dix-sept policiers radicalisés recensés de 2012 à 2015 à la préfecture de police de Paris

Dix-sept cas de policiers radicalisés ont été recensés entre 2012 et 2015 dans les rangs de la police de proximité de l'agglomération parisienne, selon une note révélée mercredi par le livre *Où sont passés nos espions ?* (Albin Michel). Cette note de la Direction de la sécurité de proximité de l'agglomération parisienne, datée du 9 décembre 2015, vise à cerner ce phénomène qui « a connu une accélération en 2014 », avancent les journalistes Éric Pelletier et Christophe Dubois. Ces radicalisés sont « jeunes, entrés dans la police au milieu des années 2000 et issus d'un concours interne », ajoutent-ils.

des enfants, distribué gratuitement à 50 000 exemplaires notamment dans les chambres mortuaires de l'APIHP.

À la fin de l'année dernière, Loup-Ewen est reparti de la session avec une grande boîte de souvenirs et de dessins consacrés à son papa. Il y a glissé une photo, une médaille et une petite voiture de la Croix-Rouge, reçus par son père qui était bénévole et salarié de l'association. « Aujourd'hui, il est plus souriant, plus léger. Il a retrouvé son sens de l'humour et il est moins en colère, estime sa maman qui vient d'inscrire son fils cadet, Léandre, dans le même programme. En tant que parent d'orphelin, il nous tient à cœur d'aider nos enfants à surmonter cette douleur. Il faudrait que ces informations soient davantage diffusées. »

A.L.